1900 NOVEMBRE — II N° 46

LE THÉATRE

RECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines. | PUBLICITÉ : DUHAMEL et COMMUNAY, seuls concessionnaires 19, Boulevard Montmartre. | CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. . 52 fr. | ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché Boyer.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON. — Mlle Franquet (Rôle de *la Marquise de Pry*). — *LA GUERRE EN DENTELLES*

LE THÉATRE

N° 46 LA GUERRE EN DENTELLES Novembre 1900 (II)



Cliché Boyer.

LA MARQUISE (Mlle Franquet) LE MARQUIS (M. de Max)

La Guerre en Dentelles. — 2e Tableau. — *Au Camp*

LE MARQUIS. — *Vous êtes venue, Madame, quelle folie!...*

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

La Guerre en Dentelles

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX DE M. GEORGES D'ESPARBÈS

LA QUINZAINE THÉATRALE

La dernière quinzaine a été marquée par une grande « première », au Gymnase : *la Poigne*, et par une grande reprise, à la Porte-Saint-Martin : *l'Assommoir*. Je parlerai d'abord de la pièce nouvelle.

La Poigne est due à M. Jean Jullien, auteur de trois ou quatre drames et comédies, dont *la Sérénade*, que joua le théâtre Antoine, et *la Mer*, qui fut représentée à l'Odéon. La pièce nouvelle, qui a réussi et, par cela même qu'elle a excité des discussions, a témoigné de son grand intérêt, est à la fois une pièce à thèse et une comédie de caractères. De la thèse et de l'étude, je dirai mon avis, mais il faut l'appuyer sur le récit de la pièce, qu'il convient de donner d'abord. L'action s'ouvre dans une ville de province et l'auteur nous met en présence, dans une exposition très bien faite, de deux familles qui vivent en une étroite intimité. L'une se compose d'un professeur au lycée, Jean Barral, de sa femme et de sa fille Henriette. Ce sont, tous les trois, d'excellentes gens, intelligents, laborieux, modestes, aimants. Leur condition est restée médiocre. Barral, en effet, est un républicain très ardent, à tendances socialistes, et ses opinions l'ont desservi auprès de ses chefs universitaires qui le laissent à sa classe, sans avancement. La seconde famille a pour chef Théodore Perraud, avocat. Il partage toutes les idées de son ami Barral et vit, très indépendant, de la situation brillante qu'il a conquise au barreau. Auprès de lui, sa femme, créature simple et dévouée, sa fille Lucie, toute jeune, gaie et un peu légère, et son fils Adrien, un gentil garçon, mais qui paraît assez réfractaire à toute contrainte et à tout travail. Or, voici que Barral vient offrir à son ami d'être candidat, à des élections prochaines, contre le député Troussel, qui a mécontenté ses électeurs radicaux. Perraud refuse avec énergie, pour des raisons et en des termes peu flatteurs pour le régime parlementaire. Mais ce Troussel, qu'on songe à remplacer, devient ministre. Quoique ceci assure à peu près sa réélection, il veut se débarrasser d'un concurrent possible, et, en homme avisé, il nomme Perraud préfet. Tout l'entourage de celui-ci est d'avis qu'il refuse, sauf sa fille Lucie, dont la vanité s'éveille à l'idée des bals de la Préfecture. Les Barral sont également opposés à l'acceptation, Henriette surtout, car, entre elle et Adrien, il y a déjà, esquissé dans leur camaraderie, un roman d'amour. Malgré tout, Perraud accepte. Un vieil atavisme d'autorité s'éveille en lui et il se paie de ce raisonnement assez subtil que le député qui n'agit pas est inutile, tandis que le préfet qui agit peut être un utile serviteur de son pays. Le raisonnement n'est pas très solide et peut passer pour un postulat.

Voici donc Perraud préfet, et même, au second acte, préfet depuis six ans, car l'action de la pièce est coupée par d'assez longs intervalles de temps. Nous le voyons dans l'exercice de ses fonctions et le tableau est gaiement représenté des petits ridicules et des grosses sottises de la vie officielle. A cette existence, le préfet a vu se dénaturer son caractère. Il est devenu autoritaire. Il plie à sa volonté, plus qu'il n'est juste, son excellente femme, résignée. Il est en guerre ouverte avec son fils Adrien, qui a horreur de l'administration où son père veut le pousser et prétend rester indépendant, ce qui est bien, mais aussi oisif, ce qui est moins louable ou, tout au moins, moins pratique. Il n'y a de contente que la vaniteuse Lucie, fiancée au secrétaire général de la Préfecture, Santenay, type excellent « d'arriviste » administratif. Perraud est changé à ce point qu'il retrouve avec ennui, dans sa nouvelle préfecture, ses vieux amis Barral. Cet ennui s'exaspère, lorsque Adrien lui déclare qu'il veut épouser Henriette, avec qui il n'a cessé de correspondre et qu'il aime profondément. Dans une scène exquise, Madame Perraud annonce à Henriette et à sa mère la volonté de son mari, qui, pour couper court à cet amour, a fait déplacer Barral. Mais Adrien ne l'entend pas de la sorte. Il a, avec son père, une explication terrible — la scène est fort belle — à la suite de laquelle il abandonne la maison paternelle, désastre qui affecte Madame Perraud à ce point qu'elle en meurt subitement. Ainsi, l'autorité, appliquée à la famille, n'a fait que désunir et détruire le foyer. La mort de Madame Perraud, qui a surpris, devient de la sorte un fait symbolique, traduction dramatique et saisissante d'une idée.

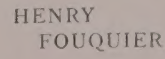
La « poigne » a mal servi Perraud dans sa propre maison. Lui réussira-t-elle mieux dans les fonctions publiques ? L'expérience s'en fait par une grève qui éclate dans le pays. En réalité, on eût pu arranger les choses. L'orgueil administratif du préfet les pousse au pire. On va se battre, le sang va couler, lorsque Perraud, voyant où le mène son système autoritaire, se sent vaincu et démissionne. Sa place sera prise par son gendre Santenay, qui la guettait et, ménageant la chèvre et le chou, a su gagner le ministre et les grévistes. Quant à Adrien qui — ceci est aussi un postulat — n'a pas voulu adresser des actes respectueux à son père pour se marier avec Henriette, il l'a enlevée et en a un enfant. Son faux ménage est, d'ailleurs, admirable. Lui et Henriette s'adorent et travaillent pour leur enfant. Cependant, Perraud a refusé encore une fois à son vieil ami Barral le consentement au mariage qu'il est venu solliciter. Mais je suppose que, démissionnant comme préfet « à poigne », Perraud démissionnera aussi comme père de famille irréductible !

La thèse de la pièce est dirigée contre le principe d'autorité. Certes, je ne saurais que m'associer à la parole d'un personnage, disant que l'autorité ne vaut pas assez par elle seule et qu'il faut y adjoindre le sentiment de la bonté et de l'amour. Certes. Mais, ceci hautement proclamé, il est permis de penser que l'autorité n'est pas chose si mauvaise en soi et que, comme presque tout en ce monde, elle vaut selon l'usage qu'on en fait. M. Jean Jullien a montré trop de complaisance pour sa propre thèse, en nous faisant voir son père de famille usant de son autorité pour empêcher un mariage auquel nulle objection ne pouvait être faite et son préfet ne se servant de « la poigne » que pour accomplir des « gaffes ». Aussi, dans son œuvre, l'étude de caractère nous apparaît bien supérieure au développement de la thèse. Il est certain que l'usage de l'autorité administrative, judiciaire, politique, exerce sur l'esprit des hommes une influence fâcheuse et qui prête à la critique sévère aussi bien qu'à la raillerie. Cette observation est une source inépuisable d'effets dramatiques.

M. Jean Jullien y a largement puisé. Par là, par une langue de théâtre excellente, sobre, spirituelle souvent ou émouvante, il a assuré le succès de *la Poigne* même auprès des spectateurs que sa thèse laissait indécis. J'ajoute que le Gymnase a très bien monté cette pièce, qu'on doit considérer comme le premier grand effort — effort heureux — de sa nouvelle direction et que l'œuvre est très bien jouée. Madame Samary y est tout à fait excellente. Il faut remarquer encore Madame Andral et Mademoiselle Ryter, charmante dans le personnage aimable d'Henriette. Quant aux rôles d'hommes, ils ont été tenus de façon supérieure par MM. Gémier, Arquillière et Janvier, transfuges du théâtre Antoine, à qui il faut ajouter M. Maxence, un jeune acteur, qui a du mouvement et du feu.

C'est seulement de l'interprétation qu'il est nécessaire de dire un mot, à propos de la reprise de *l'Assommoir*. Et encore, ce mot sera-t-il bref, car un des prochains numéros du *Théâtre* sera consacré à l'étude de ce drame et à la reproduction de sa mise en scène. La pièce est fort connue, rangée à bon droit parmi les meilleurs mélodrames populaires, aussi bien par l'intérêt des tableaux qu'elle nous présente que par leur moralité. Car, en somme, la thèse, à laquelle il n'y a rien à reprendre, c'est que tous les mérites que pourrait avoir le peuple de Paris disparaissent devant le ravage que l'alcoolisme crée en lui. Ces tableaux, dont se compose *l'Assommoir*, ont été mis en scène, à la Porte-Saint-Martin, et réglés d'une façon supérieure. Dans l'interprétation proprement dite, nous avons trouvé un choix heureux de comédiens, engagés pour la circonstance. Le rôle de Coupeau a été joué par M. Guitry avec un grand talent de composition, si ce n'est avec ce naturel extraordinaire qu'y mit Gil-Naza, le créateur. M. Magnier a apporté de même une très grande adresse dans le personnage de Lantier. L'épique *trio* des ouvriers « rigoleurs », Mes-Bottes, Bibi la Grillade et Bec-Salé, a été confié à MM. Gobin, Claudius et Villa, qui y ont été fort drôles. C'est M. Calmettes qui a interprété Gueule-d'Or, le sentimental forgeron, tandis que le macabre croque-mort Bazouges était joué à merveille par M. Couriès. M. Dieudonné aussi a été parfait dans le rôle du vieux militaire Poisson, niais et terrible. Si vous ajoutez à cela que Madame Suzanne Desprès a obtenu un triomphe dans le personnage de Gervaise et que Madame Mégard a été une fort belle et adroite Virginie, et que les petits rôles ont tous été bien tenus, vous aurez l'idée d'un ensemble d'interprétation tout à fait rare.

La quinzaine se complète avec la réouverture du théâtre d'Antin, où Madame P. Marsa a interprété avec succès une pièce, donnée l'an passé, *Chair divine*, et avec *la Czarda*, opérette de M. Delilia, aux Bouffes, pour laquelle M. Fragerolles a écrit une partition. Je n'ai plus assez de place pour parler de cette œuvre qui, avec d'aimables parties, a paru un peu mince pour tenir la soirée et qu'on joue maintenant avec *Pomme d'api*, dont j'ai rendu compte il y a peu.



HENRY FOUQUIER

Cliché Boyer. LA MARQUISE DE PRY (Mlle Franquet)

GEORGES D'ESPARBÈS

C'est un petit homme, haut tout juste comme son excellent ami l'empereur Napoléon Ier : sans cette ressemblance, il serait désespéré par l'exéguïté de sa taille, incompatible, croit-il, avec l'héroïsme de ses instincts. Il est tout en yeux, des yeux bleus, et en cheveux, des cheveux noirs qui bouclent. C'est un paysan qui vit sur une colline, en sabots et veste de velours. Il est l'homme le plus distrait du monde, toujours absent aux rendez-vous, et qui ne sort pas de chez lui sans perdre tout ce qu'il a sur lui ; il ignore ses intérêts et ses droits, ne demande rien que pour les autres ; il est naïf comme un enfant, pauvre comme Job, et généreux comme une mine d'or : les malins le savent, et, les jours de paye, on le guette au sortir de la caisse, car il est sans défense contre son prochain.

Pour son œuvre, allez l'entendre, ou surtout, rentrez la lire : elle vous fera du bien.

Le théâtre, à vrai dire, est la grande tribune, et les mots qu'on jette de là, dans la lumière, dans la rue, dans la foule, vont se répercuter au loin, avec un retentissement énorme, refusé d'ordinaire aux simples poètes dont l'âme a doucement chanté dans les strophes du livre ; et quand ils montent sur la scène, au plein feu de la rampe, les vrais poètes sont étourdis par la brusque clarté et la sonorité brutale de cette gloire un peu grossière. Un bien résulte pour eux de cette heure éblouissante : l'attention des passants, qui volontiers se détournait des poèmes, est rappelée vers ces âmes particulières, et, curieuse un moment, à la sortie du théâtre, elle se rapproche des livres où les poètes avaient mis pieusement le meilleur d'eux-mêmes.

Cette fortune est à souhaiter au poète Georges d'Esparbès : lorsque vous aurez vu sa pièce, ouvrez ses livres, et vous le connaîtrez mieux ; son exquise nature de rêveur et de voyant, la sincérité et la pureté morale de tout ce qu'il conçoit, son culte du bien et du beau, sa naïveté d'enfant vous le feront aimer.

On n'aurait pas imaginé qu'il dût jamais aborder le théâtre : ses qualités mêmes, aussi bien que ses défauts, semblaient devoir l'en détourner et malgré le succès de sa pièce sur la scène de l'Odéon, il en est qui continueront à préférer ses contes, poèmes en prose où mieux se réalise la véritable personnalité de l'auteur, faite de fougue exubérante, d'inaltérable enthousiasme, d'amour, de foi. Quelle vision, — plus chatoyante même que les admirables décors de M. Ginisty, que les harmonieux costumes de M. Steck, — quelle vision de charme, de grâce, d'élégance pimpante, et quelle bouffée de parfums XVIIIe, en ce livre, délicieusement héroïque, que fut, avant d'être une pièce, *la Guerre en Dentelles!* Le poète inventa ce nom, devenu maintenant classique, parce qu'il était si juste, et l'on croit à présent qu'il date de Louis XV.

Quel poème rutilant et sonore, *la Légende de l'Aigle*, son chef-d'œuvre, où sont des pages inoubliables, et qui resteront, pour l'honneur des lettres françaises, frissonnants poèmes qui s'appellent *le Cri de l'abîme*, *Ouvrez le ban*... et tant d'autres.

Quelle sève de tendresse coule en cet autre livre, *les Yeux clairs*, où le chantre claironnant nous montre la seconde face de son âme, une candide douceur de petit paysan.



Cliché P. Nadar. GEORGES D'ESPARBÈS

Après cela, nous le connaissons tout entier : *les Derniers Lys*, *les Demi-Solde*, *le Roi*, nous l'expliquent davantage, mais sans plus rien nous apprendre.

Il nous a dit la santé de son esprit et la pureté de son cœur, et son œuvre est comme un conseil d'être plus sain pour valoir mieux, un conseil qu'il nous donne, même sans qu'il s'en doute.

Cet homme est bienfaisant à lire. Il nous change et nous déplace. Il ne sait rien des rouages compliqués qui font jouer nos vices et n'en veut rien savoir. Psychologue, il n'a cure de l'être, et c'est tant mieux, puisqu'il le serait mal. Ne cherchez dans son œuvre ni l'épouse adultère, ni la demi-vierge, ni les compromis de conscience, car il les ignore : les coudoyant dans la vie, il ne les discerne point, et les rencontrant dans le livre, il ferme le livre. Il est d'une sainte et superbe ignorance, qu'il conserve rageusement, prêt à mordre si l'on y touche, à se sauver quand on la menace. C'est l'âme vierge, d'une virginité inaccessible au mal, et qui pourrait impunément vivre au milieu des turpitudes, tout un siècle, sans les comprendre. Ses grands yeux clairs visent par delà, par-dessus, et ses regards dépassant la ligne des fronts humains, ne contemplent que les paysages et les rêves : c'est-à-dire, dans la beauté des couleurs, la beauté des âmes.

Il n'analyse point : il perçoit, éprouve et vibre. Il manque de logique et de mesure, mais il déborde de foi. Il est l'enfant qui chante, une espèce de force naturelle, spontanée et quasiment inconsciente : il produit du rêve, comme un rosier produit des roses, sans savoir ce qu'elles valent. Il est une lyre au milieu du vent, et le vent passe. Tout en lui se produit et se manifeste par intuition, car sa déduction est nulle ; il n'examine pas, il aime : il est le poète, expressément, et le plus parfait modèle de la candeur géniale. Aimer, sentir, et c'est tout. Sa vie et son œuvre sont un continuel élan d'amour. Par-dessus tout, il aime deux choses : sa patrie et la lumière. Il les adore d'un culte fanatique, et les conçoit resplendissantes. Ces deux objets de sa passion ont en lui suscité son art, qui n'existe que par eux, et qui se rue à ce double amour, comme une bête échappée. De son pays, il aime tout : le sol, les bois, les fleurs, l'épopée comme l'idylle, l'histoire comme la légende. Mais quand l'heure est sublime, l'histoire rouge, la foi brûlante, alors il s'épanouit tout entier dans l'ivresse d'aimer davantage et de crier plus fort qu'il aime éperdument !

Une chose lui devient vraie, quand elle est belle. Qu'importe l'exactitude, si l'erreur est plus grandiose ? D'ailleurs, il croit à tout, et croit sans cesse, puisqu'il procède par amour, et que l'essence de l'amour est de ne point juger, mais de croire. Comme un amant, les beautés qu'il invente, il les a vues. Il est l'amant de la Patrie. La noblesse et la gloire de son pays, cela n'est point chimères, n'est-ce pas ? Alors, qu'avez-vous à lui dire ? Parlez donc aux amants, pour les convaincre d'un défaut que leur cache la bien-aimée ! Tout ce qu'il chante, il l'a vu. Si le petit tambour emporte un canon sous son bras, d'Esparbès est près de lui, et peut-être l'a-t-il aidé ? Les plus outrancières audaces du courage et du dévouement, il les a vécues. Avec ses héros, il peine et sue l'enthousiasme, il se démène et sue la foi ! Toujours il monte à l'assaut, et toujours des clairons claironnent en lui. « Agir et croire ! » c'eût été sa devise, mais son métier fut de rester assis, et c'est sa revanche, prisonnier d'un fauteuil, d'éclater en bombes perpétuelles. Enfant de la génération assise, il bondit dans le rêve consolateur, il exulte dans l'impossible ; et ce petit paysan béarnais, quand il marche en frappant le sol de ses sabots boueux, entend sonner des éperons.

Dans le siècle de la parole, ce Georges d'Esparbès est chantre d'énergie, et c'est bien ; dans le siècle sceptique, il est un acte de foi, et c'est bon ! Il faut l'en remercier !

EDMOND HARAUCOURT



Cliché Boyer. Typogravure Goupil, Paris.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

LA GUERRE EN DENTELLES

M. de Max. — Rôle du *Marquis de Pry*

Cliché Boyer. ANNETTE (Mlle Maïa) — JAVOTTE (Mlle Roll) — CHLOÉ (Mlle Forez) — FIRMIN (M. Siblot) — JEAN SAVOT (M. Dorival) — THÉRÈSE (Mlle Rabuteau) — OLIVIER (M. Laumonier) — LE DUC D'ILLIERS (M. Rameau) — PIC-VERT (M. Frère)

1er TABLEAU. — *Le Moulin*

FIRMIN. — *Eh bien ! petites, la carriole attend...*

LA PIÈCE



Cliché Boyer. OLIVIER (M. Laumonier)

Talleyrand disait : « Qui n'a pas vécu avant 1789 ne connaît pas la douceur de vivre. » Le XVIIIe siècle, en effet, surtout vers le milieu de sa course, a été comme la fleur de notre histoire, comme le sourire de notre race. Ce fut le temps où, après le siècle grand et majestueux de Louis XIV, toute l'Europe, le monde entier avaient les yeux tournés vers la France, pays de la grâce et du charme. « Jamais, a dit un critique judicieux, M. Lanson, jamais l'humanité ne s'est complu davantage dans une de ses formes passagères. Les étrangers sentaient et subissaient les séductions enivrantes de la société française, auxquelles s'ajoutait l'éclat de la littérature, la plus riche et la plus parfaite qu'il y eût en Europe. Aussi, combien en venait-il à Paris, de ces étrangers à qui le monde faisait accueil, qu'il grisait d'éloges et de succès, pour peu qu'ils eussent d'esprit et de fantaisie, et qui s'en retournaient chez eux à jamais conquis aux goûts, aux idées, à la langue de France ! Et, dans leur pays, ils gardaient le souvenir des moments enchantés qu'ils avaient passés chez nous, ils avaient les yeux fixés sur Paris, le cœur plein de regrets de n'y être plus et le désir d'y revenir, saisis de joie quand ils apprenaient qu'on y parlait d'eux et qu'on souhaitait de les revoir. Alors, l'esprit français exerça un empire universel.

Puis vint la tourmente révolutionnaire, bientôt suivie de l'épopée impériale qui, à son tour, promena à travers le monde les Français, auparavant visités par les étrangers. Les grâces souriantes du XVIIIe siècle sont oubliées jusqu'au jour où les Goncourt — et ce fut leur principal mérite — les firent revivre dans une série d'études et d'écrits, où l'érudition la plus perspicace s'unit au goût artistique le plus délicat.

C'est certainement dans la lecture des Goncourt que l'écrivain, dont nous avons à parler aujourd'hui, M. Georges d'Esparbès, a puisé l'inspiration des vingt contes qu'il a réunis sous le titre de *la Guerre en Dentelles*, et où il passe la revue de ces soldats et officiers, galants et raffinés, qui prononçaient au début d'une bataille, les paroles que l'on sait : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Ces vingt épisodes, savamment recueillis ou heureusement imaginés, M. Georges d'Esparbès les a triés,

classés, reliés par une action, pour en tirer la pièce de théâtre qu'il convient maintenant de raconter.

* * *

Le premier tableau nous offre un décor de campagne joyeux et ensoleillé. Nous sommes à la «guinguette du Gai Moulin». De jolies paysannes lavent du linge dans le ruisseau qui coule. Des soldats du roi Louis XV lutinent les filles. Les propos sont libres ; les rires sont frais. Au moulin, il y a des meuniers, comme de juste. Il en est un, Jean Savot, qui s'est épris d'amour pour la villageoise Thérèse. En bonne Française qu'elle est, Thérèse aime les militaires : elle n'écoutera les tendres paroles de Savot que si, au lieu de porter le blé au moulin, il endosse le bel uniforme des soldats du Roi. Jean Savot ne se sent pas une inclination bien profonde pour le métier des armes. Mais, pour plaire à celle « qu'il a choisie », il consent à tout et il s'engage. Et nous avons idée que ce Savot sera un assez « mauvais soldat », comme dira plus tard le Fritz de *la Grande-Duchesse*.

Ce ne sont pas les seuls personnages qui nous soient présentés dans ce tableau. Un vieux seigneur, le duc d'Illiers, accompagné de son neveu, qui s'appelle simplement « le chevalier », vient demander aux villageois fermiers, qui l'ont élevé jusqu'ici, un enfant qui répond au nom d'Olivier. Olivier est le bâtard du fils du duc, le marquis de Pry, colonel des armées du Roi, dont les soldats nous parlaient tout à l'heure avec admiration. Car ce colonel a fait de son régiment le régiment le plus élégant, le plus fleuri, le plus gai de la France entière : c'est le régiment « où l'on s'amuse ». Le vieux duc d'Illiers, qui a servi dans sa prime jeunesse sous le Grand Roi, estime que ce sont là des habitudes peu guerrières, et qu'on était plus sérieux au temps passé. Il reporte ses espoirs sur son petit-fils. Olivier a, en effet, le droit d'être traité comme tel. Sa mère est morte et son père, le marquis de Pry, s'est marié. Cette union légitime a été stérile. La santé de la marquise est chancelante : elle a consenti, pour que le nom de la famille ne s'éteignît pas, à ce que le marquis reconnût son fils naturel. Le vieux duc d'Illiers peut donc s'intéresser à l'enfant, qui sera l'héritier du nom. Peu content déjà de son fils, le duc s'inquiète aussi pour son petit-fils. Olivier, en effet, ne s'est-il pas engoué des rêveries humanitaires, que les « philosophes » ont commencé de mettre à la mode ? Aux champs, où la rencontre de la villageoise Thérèse n'a pas été sans l'émouvoir, il rêve, il lit. Il lit notamment le *Discours sur les sciences et les arts* de Jean-Jacques Rousseau, que cet ouvrage a rendu célèbre, du jour au lendemain, et qui, dans un tout autre genre, vient de donner, nous dit-on, au théâtre, *le Devin de village*. Ceci même sert à « dater » la pièce. *Le Devin de village* étant de 1752, nous sommes bien avec *la Guerre en Dentelles*, au milieu même du XVIIIe siècle, en pleine guerre de Sept Ans. Et ici, je me permettrai une observation. Je sais que l'effet du discours de Dijon fut immense, foudroyant. « A ce moment, écrit Garat (le moment du succès des Encyclopédistes), une voix qui n'était pas jeune et qui était pourtant tout à fait inconnue, s'élève, non du fond même des déserts et des forêts, mais du sein même de ces sociétés, de ces académies, de cette philosophie où tant de lumières faisaient naître et nourrissaient tant d'espérances... et au nom de la vérité, c'est une accusation qu'elle intente, devant le genre humain, contre les lettres, les arts, les sciences et la société même. » Garat ajoute encore, dans ses *Mémoires sur M. Suard :* « Ce n'est

Cliché Boyer.

DE VILLEGUEN (M. Dauvillier)



Cliché Boyer. Mme DE PRÉFAILLES (Mlle Fromant) — DE FLIZE (M. Berteaux) — Mme DE VERNEUIL (Mlle Muraour) — FIRMIN (M. Siblot) — MARQUIS DE PRY (M. de Max) — JENNY FLORVAL (Mlle Valentine Page) — DE BELCOUR (M. Buzzini) — Mme DE SIMAINE (Mlle Maille)

2e TABLEAU. — *Devant l'ennemi*

pas, comme on le dit, le scandale qui fut général ; c'est l'admiration et une sorte de *terreur* qui furent presque universelles. » Je sais tout cela. Est-il admissible, cependant, que cette « terreur » soit allée trouver un enfant de dix-sept ans retiré à la campagne ? Je comprends l'idée de M. Georges d'Esparbès. Il veut mettre en présence trois générations, qui, à ses yeux, symbolisent tout un siècle : le vieux duc, qui nous en représentera l'aube, attristée par les revers et la mort du Grand Roi ; le marquis de Pry, figurant l'apogée, le midi rayonnant de l'époque; Olivier, qui en annoncera le crépuscule inquiet. Cela est fort bien. Mais je me défie des symboles. Ils sont poétiques, certainement : obscurs aussi, le plus souvent.

On nous a parlé beaucoup du marquis de Pry. Nous ne l'avons pas encore vu. Le voici, au deuxième tableau. Nous sommes au camp, sur les frontières des Flandres. Le régiment est bien tel que les soldats nous l'avaient dépeint. La tente du colonel s'ouvre sur une perspective de prés verts, et des arbres fleuris l'ombragent. Elle est pourvue de tous les agréments du luxe le plus aimable. Le colonel a emmené avec lui son coiffeur, son cuisinier, un maître à danser, un orchestre et des comédiens : « la comédie au camp ». Le marquis, au reste, ne se contente pas d'offrir la comédie à ses invités et à ses officiers : il la joue lui-même. Il monte sur la petite scène, qui a été élevée près de sa tente, et il donne la réplique à la Florval, qui a quitté la Comédie-Française — l'abus des congés n'est donc pas d'aujourd'hui ? — pour suivre l'armée. La Florval est, à n'en pas douter, la préférée du marquis, ce qui fâche les autres femmes : à tel point même qu'une querelle s'ensuit entre elle et l'une de ses rivales. Le débat s'envenime, et les deux femmes se provoquent, mettent les épées au clair, comme des gentilshommes. Si encore il n'y avait que les femmes de jalouses ! mais il y a aussi au camp un officier, M. de Villeguen, que les succès du marquis et notamment l'amour qu'a pour lui la Florval empêchent de dormir. Villeguen, irrité, se venge par la moquerie : il envoie au marquis une épée d'enfant dans un fourreau de porcelaine. L'envoi amuse fort de Pry, qui jure qu'à la bataille il ne se servira pas d'autre épée que celle-là. Il emploie la sienne, d'ailleurs, pour blesser, en duel, le trop ironique Villeguen, et, comme Villeguen passe au régiment d'un autre colonel de l'armée, de Pry lui renvoie le soldat Jean Savot, dont il est mécontent : ne l'a-t-il pas surpris rudoyant la douce Thérèse ? Crime de lèse-galanterie que le marquis trouve impardonnable.

Il est évident — et on l'a remarqué — que ces incidents évoquent la figure du légendaire duc de Richelieu, dont les Goncourt nous ont laissé un portrait réussi : « Que cet homme, disent-ils, s'appelle Richelieu, il traversera tout le siècle, en triomphant comme un dieu et rien que par son nom. Il sera ce maître qui devient une idole et devant lequel la pudeur n'a que des larmes ! La femme ira chercher le scandale auprès de lui : elle briguera la gloire d'être affichée par lui. Tout lui cédera, la coquetterie comme la vertu, la duchesse comme la princesse. L'adoration de la jeunesse, de la beauté, de la cour du Régent, de la cour de Louis XV, ira au-devant de lui. Les passions des femmes se battront pour lui comme des colères d'hommes ; et

il sera celui pour lequel Madame de Polignac et la marquise de Nesle échangeront, au Bois de Boulogne, deux coups de pistolet. Il ne comptera plus les portraits, les mèches de cheveux, les anneaux et les bagues, il ne les reconnaîtra plus; ils seront pêle-mêle dans sa mémoire comme dans ses tiroirs. Chaque matin, il s'éveillera dans l'hommage; il se lèvera dans les prières d'un paquet de lettres : il les jettera sans les ouvrir, avec ce mot dont il souffletera l'adresse : *Lettre que je n'ai pas eu le temps de lire;* on retrouvera à sa mort, encore cachetés, cinq billets de rendez-vous, implorant le même jour, au nom de cinq grandes dames, une heure de sa nuit ! »

Et dire que ce de Pry-Richelieu, les Anglais osent interrompre ses jeux et ses divertissements ! Le marquis fait alors avancer sa chaise, douillette et capitonnée ; il prend l'épée de porcelaine, et c'est ainsi qu'il mène ses soldats à la bataille. Il revient bientôt, vainqueur, souriant. Une seule chose le fâche : l'ardeur du combat a dérangé son impeccable toilette. Mais il se console, en déposant aux pieds de la Florval des gerbes de



Cliché Boyer.

FIRMIN (L. Siblot) — JENNY FLORVAL (Mlle Valentine Page) — DE PONTCHARTRAIN (M. Caillard) — LE MARQUIS (M. de Max)

LE MARQUIS. — *Je prie Messieurs les fifres de ne pas jouer trop faux... Marche !...*

2e TABLEAU. — *Départ pour la bataille*

roses. Au plus fort de la retraite, le régiment a dévalisé un champ de rosiers. Les soldats ont coupé les fleurs et ils en ont entouré leurs armes, et ce sont ces fleurs qu'officiers et soldats répandent devant les femmes. La terre en est couverte, l'air embaumé.

Dans le livre de M. d'Esparbès, cet épisode, qui s'appelle « la Charge fleurie », est peut-être le mieux venu de tous. Je ne résiste pas au plaisir d'en citer quelques lignes, qui donneront une idée de la « manière » de l'écrivain. « Orgueil vermeil ! Tempête d'aurore qui balayait des roses ! L'ennemi tira sur elles : de grandes nues de pétales, aussitôt, s'éclaboussaient au feu, mais avant que les Hanovriens, stupéfaits, eussent rechargé leurs armes, les chevaux de France touchèrent aux premiers rangs, et le combat, dès lors, se désordonna dans l'immense tourbillon des roses! C'était un ardent parterre enflammé, criblé de vents ! D'Ablancourt, vêtu de roses bulgares, chargeait en tête, enguirlandé des bottes au chapeau, son cheval, comme lui fleuri, cabré sous le frisson rose d'un ondulant manteau de roses. Vingt hommes, autour de lui, les mieux montés, culbutèrent, dans un parfum, l'épaisse et froide colonne; ils balançaient, traînant à leurs bras, voguants, d'éclatants cordons de roses pourpres, de roses roses, dorées comme des soleils..... D'Ablancourt, enthousiasmé, leva son chapeau de fleurs! Ce signe rallia les escadrons. Odorants, pesants de roses mousseuses, ils culbutaient l'ennemi, qui plia au choc des poitrails. Chabraquées de roses, les bêtes cassaient les crânes, poussaient à coups de sabots durs, dans la foule..... Les fleurs de Versailles s'effeuillaient au vent, volaient dans les balles comme des papillons : Pompons tullés, roses Portland, mille Triomphe de Guyenne, les roses Prince Antoine, Mogador ou du Roi, toutes, ondoyantes, glissaient, voletaient autour des chapeaux, rayaient d'éclairs la fumée, s'éparpillaient, dans le tumulte, en brins d'aurore... A la fin, lorsque les trompettes rallièrent vers d'Ablancourt, qui levait le poing, les escadrons vinrent se



JENNY FLORVAL (Mme Valentine Page) — LE MARQUIS (M. de Max) — DE PONTCHARTRAIN (M. Caillard) — Mme DE SOUVRAY (Mlle Maud-Amy) — Mme DE PRÉFAILLES (Mlle Fromant) — LE CHEVALIER (M. Coste) — Mlle DUPRÉ (Mlle Martineau) — Mlle DE VERNEUIL (Mlle Muraour)

LE MARQUIS. — *A vous ces fleurs triomphales !...*

2e TABLEAU. — RETOUR DE BATAILLE

remettre en ligne, orgueilleux, cernés par l'énorme armée accourue pour les applaudir, déguenillés de leurs fleurs, vêtus d'autres roses qui les emmantaient, eux et leurs chevaux, d'effrayant sang rouge ; et comme d'Ablancourt, froid, ordonnait l'appel, un carrosse, tout à coup, entra dans la plaine, galopa vers le régiment, s'arrêta, s'ouvrit, et la marquise de Pompadour, blanche comme un lis, apparut aux yeux des blessés. Elle avait suivi *ses* fleurs... Et des rangs de cette armée, qui ne croyait plus qu'à l'amour, trente mille bras se tendirent ; et, en larges voiles retombantes, les étendards des batailles, les drapeaux eux-mêmes s'humilièrent vers ce sein de femme qui battait. »

Tout cela est fort joli, plus joli encore dans le livre que sur le théâtre, où l'épisode, quoique gracieusement mis en scène, confine à la puérilité. Et il en est ainsi peut-être parce que l'auteur, tout entier à ses beaux rêves d'artiste, a oublié qu'au théâtre l'auditeur réclame, avant tout, la logique et le bon sens. Il aurait voulu, le spectateur, que quelqu'un vînt dire hautement — le duc d'Illiers ou un autre — le danger de ces magnifiques folies. Danger réel : car ces folies ou d'autres, à quoi ont-elles abouti ? A la honteuse défaite de Soubise à Rosbach, à



ANNETTE (Mlle Maïa) CHLOÉ (Mlle A. Forez) LE MARQUIS (M. de Max) JAVOTTE (Mlle Roll)

3e TABLEAU

LE MARQUIS. — *Joies du regard !... cheveux bouffants, chiffonnages, brins de rire, vous êtes délicieuses ce matin.*

l'échec de Crevelt, à celui de Minden. La contre-partie nécessaire de la folie des roses, c'est l'épigramme fameuse qui, après Rosbach, courut Versailles et Paris :

> Soubise dit, la lanterne à la main :
> J'ai beau chercher, où diable est mon armée?
> Elle était là pourtant hier matin,
> Me l'a-t-on prise ou l'aurais-je égarée ?

...Mais, au théâtre, ce n'est pas tout de peindre. Si beau que soit le décor, il faut qu'il encadre une « action ». Nous l'avons vue poindre, lorsqu'une visite de sa femme a surpris le marquis. Installée dans un château voisin de la frontière, elle a voulu, malgré l'état de sa santé, voir le mari qu'elle adore et le supplier d'être prudent. Elle connaît les faiblesses du marquis: elle les lui pardonne. Le marquis — cet homme qui nous semblait si frivole et si volage — se révèle tout à coup à nous comme un mari excellent, rempli d'affection pour sa femme. La marquise, se sentant de plus en plus malade, obtient de son mari la promesse que, si elle l'appelait un jour auprès d'elle, il quitterait tout pour venir aussitôt. De Pry, tout en consolant sa femme et en l'assurant que ses craintes sont exagérées, fait le serment qu'au premier appel il la rejoindra... Prenez garde à cette promesse. L'auteur a le tort de ne pas insister : comme vous le verrez bientôt, de ce serment naîtra tout le drame.

Lorsque sa femme a de nouveau quitté le camp et qu'on est bien sûr que l'Anglais, battu, ne les troublera plus, le marquis revient à ses plaisirs. La gavotte, chantée au début de l'acte, reprend à la fin ; elle glisse amoureusement sur un tapis de roses fraîchement coupées.

La guerre étant finie, nous revenons à Versailles, et l'on nous introduit dans l'hôtel de Pry. Le marquis a entrepris



Cliché Reutlinger.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

LA GUERRE EN DENTELLES

Mlle Marthe Régnier. — Rôle de *Lydie*

l'éducation de son fils. Tâche difficile. Olivier, devenu le vicomte de Pry, n'a qu'une médiocre estime pour la vie paternelle. La guerre lui semble chose barbare et stupide. Quant aux « soubrettes » dont son père l'a entouré, il les dédaigne : il n'aimera que sa femme légitime. Thérèse même, qui est dans la maison et pour laquelle il avait du goût, ne réussit pas à l'émouvoir, puisqu'il ne peut l'épouser. Somme toute, Olivier, au lieu de suivre son père, qui voudrait l'emmener chez la Florval, préférerait retourner à la campagne, à ses rêveries, à ses lectures. Il faut que la marquise, qui a su gagner le cœur d'Olivier, intervienne pour qu'il apprenne à connaître et à aimer son père, pour qu'il consente à le suivre, sinon chez la Florval, au moins vers de nouveaux combats.

Le nom de la Florval ayant été prononcé, nous ne nous



Cliché Boyer. LA MARQUISE (Mlle Franquet) LE MARQUIS (M. de Max) OLIVIER (M. Laumonier)

3e TABLEAU. — *La Conquête d'un fils*

LE MARQUIS. — *Merci, marquise!*

étonnons point, au tableau suivant, d'assister à son petit lever. Encore un tableau auquel M. d'Esparbès, négligeant un peu sa « pièce », s'est complu en artiste. Il est bien vrai que la femme de théâtre occupe, à cette époque, une place prépondérante. Ecoutez encore les Goncourt : « Le XVIIIe siècle, disent-ils, qui refuse aux comédiens la bénédiction nuptiale, qui jette aux berges de la Seine le cadavre des plus illustres, le XVIIIe siècle n'a point pour la femme de théâtre le mépris, et, si l'on peut dire, le dégoût de ses lois. La société, loin de se fermer devant la femme de théâtre, la recherche, la caresse, l'adule, va au-devant de son intelligence, de sa gaieté, de son esprit. Mademoiselle Lecouvreur raconte, dans une lettre d'une naïveté charmante, le grand et continuel effort qu'il lui faut faire pour se dérober à des invitations de grandes dames, jalouses de la posséder, se disputant, s'arrachant sa personne, l'enlevant à cette vie d'intimité et de bonne amitié si douce et si chère à son cœur. C'est à l'hôtel Bouillon que la Pélissier débite ses meilleures et ses plus grosses bêtises. On voit le plus grand nombre se rendre à un bal champêtre donné par Mademoiselle Antier, pour la convalescence du Roi, dans la prairie d'Auteuil, un bal où les dames du plus beau nom dansent, jusqu'au matin, sous les saules illuminés. » La Florval a donc autour d'elle des peintres, des sculpteurs, des gens de lettres, des petits abbés, des philosophes, des grands seigneurs. Elle attend le marquis de Pry, qui lui a



Cl. Boyer — SOLANGE (Mlle Béryl) — DE VILLEGUEN (M. Dauvillier) — UNE CAMÉRISTE (Mlle Lainé) — JENNY FLORVAL (Mlle Valentine Page) — LE CHEVALIER (M. Coste)

JENNY. — *Taisez-vous, gâté, vous me rendez plus rose que les bougies...*

4e TABLEAU. — MARIVAUDAGES



Cliché Boyer.

UNE CAMÉRISTE (Mlle Lainé) JENNY FLORVAL (Mlle Valentine Page)

4e TABLEAU. — *Le petit lever de la Florval*

JENNY. — *Laissez, les abbés, laissez, j'ai mes caméristes...*

promis de passer avec elle la dernière journée qui précéderait son départ pour la guerre. Au lieu de venir, le marquis envoie un présent et un mot d'adieu. Colère de la Florval, qui se vengera : Villeguen l'y aidera — naturellement.

C'est au camp, dans le pays ennemi, qu'on nous ramène au tableau suivant. Le marquis, pour ne point déroger à ses habitudes, a bien établi son quartier dans un temple de l'Amour, caché dans le parc qui entoure un château allemand construit à l'imitation de Versailles. Mais Villeguen, tout-puissant auprès du chef de l'armée, le maréchal d'Estrées, a réussi à ce que Prÿ fût dépossédé de son régiment, mis à la tête d'un autre régiment, qui passe pour difficile, et enfin placé, non pas à un poste d'honneur, mais en réserve. Au premier rang des mutins, nous trouvons Jean Savot, qui a, lui aussi, à se venger : Olivier ne lui a-t-il pas dérobé l'amour de Thérèse?

Ici se place un incident qui, dans le livre, est fort agréablement conté : c'est « l'inspection des armes ». L'anecdote est, d'ailleurs, connue : transportée sur la scène, elle émeut. Je laisse un moment la parole à M. d'Esparbès :

« Le colonel mit pied à terre, se désarma de son épée, prit une canne vernie, flexible, au pommeau de Saxe à ses armes, et se dirigea vers le premier homme de la ligne. C'était un vieux, pâle, qui le regarda suppliant. Il passa devant lui.

« — Votre giberne est mal mise, monsieur le maître, » dit le colonel à un soldat.

« Le soldat fit glisser sa giberne à droite.

« La canne se balançait, amusée, soutenue entre un pli de

l'index et le dos de l'annulaire, étoilé de bagues. Elle se fixa devant une mauvaise tête :

« — Vos buffleteries ont de la poussière, » dit le colonel.

« Le marquis désigna un sergent, porteur d'esponton.

« — Vos pattes d'épaules sont déchirées. A quoi vous servent les filles, monsieur le sergent ? »

« Le porteur d'esponton rougit, ne dit rien. Le colonel semblait chercher quelqu'un... Il toucha une épée.

« — Votre fourreau de baïonnette ?

« — Il est en réparation. »

« A un autre :

« — Votre bandoulière doit passer sous le cinquième bouton. »

« Du bout de sa crosse, il tapota le chapeau d'un homme :

« — Voici de l'or décousu ; je n'aime pas les négligences. »

« Le grenadier fit un grand pas en arrière. Mais le marquis le regarda. Les deux regards prirent feu.

« — Ha ! » dit seulement l'homme.

« Il épaule, brusque, le canon au sein du marquis. L'âme du régiment, rageuse, monta dans l'air sur un souffle ; et, avant que les officiers aient bondi, le silex eut une étincelle, — mais l'arme ne partit pas.

« — Mon ami... » dit le colonel.

« Nonchalant, un doigt sur sa canne, il n'avait pas remué. Une clarté surnaturelle lui tomba des yeux :

« — Deux jours de prison, pour *mauvais état de vos armes.*

« Lentement, ses épaules tournèrent, et, froid, il passa. »

N'est-ce pas que la scène est d'une jolie allure ? Le grenadier, qui vise et manque le marquis, c'est, vous l'avez deviné, Jean Savot. La révolte est domptée, à la grande déception de Villeguen.

Il s'agit cependant, au lendemain matin, de s'emparer d'un fort qui est la clef de la position ennemie. Le maréchal a décidé de le prendre, dût-il sacrifier trois régiments. Le régiment de Pry n'est pas de ceux qui doivent attaquer. Le marquis ne se résigne pas à cet affront. De plus, au hasard d'une promenade qu'il a faite sous les murs du fort, il a découvert un étroit passage par lequel on peut arriver jusqu'à la poudrière. Avant l'attaque, lui ou l'un de ses officiers, sacrifiant sa vie, pénétrera dans le fort et allumera la poudrière, qui sautera : trois régiments français seront ainsi conservés. Le marquis fait aux officiers du maréchal cette proposition qui est acceptée. Au même moment, on apporte une lettre au marquis. Cette lettre, c'est l'appel auquel il a juré de ne point désobéir : la marquise, malade, mourante, mande auprès d'elle son mari.

Ici, une fort belle scène. La marquise remet à son mari, arrivé en toute hâte, un testament dans lequel elle lui lègue toute sa fortune. Ce testament, le marquis le brûle, sous les yeux de sa femme encore vivante, afin de lui rendre espoir et confiance. Bientôt la marquise s'éteint, dans un dernier spasme : un sourire de bonheur et de tendresse entr'ouvre ses lèvres pâles.

Ce trait de tendresse conjugale n'est pas tout à fait de l'invention de M. d'Esparbès. Nous le trouvons, au moins en germe, dans les mémoires du temps. « Une femme, nous disent *les Souvenirs de Félicie*, n'avait plus que quelques jours à vivre. Son mari sentait qu'elle lisait sa mort dans la tristesse, dans les larmes qu'il essayait de lui cacher. Il va acheter un collier de 48,000 livres, l'apporte à la mourante, lui parle du jour où elle le mettra, du bal de la Cour où elle le montrera ; et, faisant luire devant son âme l'espoir, la convalescence, la



Cliché Boyer.

JEAN SAVOT (M. Dorival) — LE MARQUIS (M. de Max) — DE FLIZE (M. Berteaux) — DE BELCOUR (M. Buzzini) — DE PONTCHARTRAIN (M. Caillard)

5e TABLEAU. — *La Révolte*

LE MARQUIS. — *Recommencez !...*

guérison, la vie, l'avenir, il endort son agonie dans un rêve! Et ce mari, le marquis de Choiseul, était pauvre : il avait engagé une terre pour acheter ces diamants qui devaient, par une clause de son contrat de mariage, revenir à la famille de sa femme. » Et ne vit-on pas, vers les mêmes jours, un la Trémoïlle s'enfermer avec sa femme malade de la petite vérole et mourir avec elle ?



LE MARQUIS (M. de Max) LA MARQUISE (Mlle Franquet)

6e TABLEAU. — *Le Testament*

LE MARQUIS. — *Je le brûle...*

Ainsi donc, tous les maris du XVIIIe siècle n'étaient pas aussi détachés de leur femme qu'on le prétend le plus souvent.

Et, si le fidèle amour de la marquise surprend quelques personnes habituées à considérer nos aïeules du XVIIIe siècle comme des femmes frivoles, qu'elles songent que c'est en plein règne de Louis XV que se détache la figure de Mademoiselle Aïssé. C'est Mademoiselle Aïssé qui écrit : « Il y a bien des gens qui ignorent la satisfaction d'aimer avec assez de délicatesse pour préférer le bonheur de ce que nous aimons au notre propre » ; toute sa vie, d'ailleurs, n'est qu'un sacrifice au bonheur de ce qu'elle aime. Elle ne connaît d'autre art ni d'autre ambition que de « rendre la vie si douce à celui qu'elle âime, qu'elle ne trouve rien de préférable à cette douceur ». La douceur, c'est le mot qui, de son cœur, tombe sans cesse sous sa plume, et qui donne à toutes ses lettres leur immortel accent de caresse. Comme Madame de Ferriol lui demandait un jour si elle avait ensorcelé le chevalier d'Aydie, elle lui répondit simplement, naïvement : « Le charme dont je me suis servie est d'aimer malgré moi et de lui rendre la vie du monde la plus douce. »

Tendre chez Mademoiselle Aïssé, combien, un peu plus

tard, l'amour paraît vif, extrême, dévorant, chez Mademoiselle de Lespinasse ! Les fameuses lettres de l'ancienne amie de Madame du Deffand à M. de Guibert nous donnent une chose qu'on ne trouve ni dans les livres ni dans les romans. « On y a, disait Sainte-Beuve, le drame pur au naturel, tel qu'il se révèle, çà et là, chez quelques êtres doués : la surface de la vie tout à coup se déchire, et on lit à nu. » C'est Mademoiselle de Lespinasse qui écrit à M. de Guibert : « Oh ! vous verrez comme je sais bien aimer ! Je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer. » Et encore, elle dit : « Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir... » Et enfin, elle envoie ce billet en deux lignes, qui en dit plus que toutes les paroles : « *De tous les instants de ma vie* (1774). Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends. »

Après les lettres de Mademoiselle Aïssé, on ne peut pas dire comme l'on fait quelquefois, que le XVIII[e] siècle n'a pas connu l'amour : de même qu'après les lettres de Mademoiselle de Lespinasse à Guibert ou encore de Madame de la Popelinière à Richelieu, il est impossible de prétendre qu'il a ignoré la passion.

Mais, tandis que le marquis reçoit le dernier soupir de sa femme, on s'agite au camp. Le vieux duc d'Illiers et Olivier, ne voyant pas le colonel à l'heure convenue pour la désignation de l'officier qui allumera la poudrière ennemie, s'inquiètent et s'attristent. Le déshonneur leur est-il donc réservé ? Olivier, prétendant avoir reçu des ordres de son père, procède au tirage au sort, et le sort, un peu aidé par Olivier, désigne le nom de Pry. Il va partir. L'absence du marquis semble bien surprenante. Où est-il donc ? « Chez une femme, sans doute », dit dédaigneusement Villeguen. — « En effet, monsieur, dit le marquis qui survient. J'étais chez une femme ; chez la mienne, qui vient de mourir. » Tous se découvrent. Le marquis, revendiquant pour lui la mission mortelle, fait ses adieux à son père et à son fils. Villeguen, demandant son pardon, lui tend la main. Le marquis la refuse : « Je n'ai plus que l'honneur, monsieur. Je le garde pour moi. » Il se met en route, lorsqu'un bruit épouvantable se fait entendre. La poudrière de l'ennemi a sauté. Jean Savot, pour expier ses crimes, pour que sa mémoire mérite au moins l'estime de Thérèse, s'est évadé de sa prison et c'est lui qui a mis le feu à la poudrière. Le signal de la bataille, bataille qui ne peut plus être qu'une victoire, a été donné. Le marquis s'avance devant son régiment et s'écrie : « Messieurs les maîtres, assurez vos chapeaux ; nous allons avoir l'honneur de charger. »

* * *

Ce commandement authentique et si français, qui « symbolise » tout un temps de gloire et de grandeur, mais qui, à la vérité, ne s'adressait qu'aux cavaliers, termine la pièce de M. Georges d'Esparbès : pièce qui, malgré ses inexpériences, les lenteurs du début, la tournure mélodramatique de la fin, me plaît et me paraît digne du double succès qu'elle a obtenu devant les lettrés de profession et devant le grand public. Elle me plaît : car elle évoque la vieille France, qui fut autant aimée que redoutée, avec ses qualités et ses défauts aussi, France de courage et de tendresse, de galanterie et d'héroïsme, de pensée et d'action. Je ne dis pas que tout le XVIII[e] siècle apparaît dans l'œuvre de M. d'Esparbès. Mais, en quatre heures d'horloge, était-il possible de ressusciter tout un temps aussi rempli, toute une époque aussi riche ? A côté des vastes compositions, il est permis de s'arrêter aux fines aquarelles et aux légers pastels. Les Latour ont leur prix.

ADOLPHE ADERER



Cliché Boyer.

DE BELCOUR (M. Buzzini) — LE CHEVALIER (M. Coste) — OLIVIER (M. Laumonier) — DE FLIZE (M. Berleaux) — LE MARQUIS (M. de Max)

7e TABLEAU. — *La Poudrière*

LE MARQUIS. — *Vive France ! première au feu, première à la danse.*

LA GUERRE EN DENTELLES. — Tableau de M. Gueldry

HISTOIRE

DE

« LA GUERRE EN DENTELLES »

LETTRE DU DIRECTEUR DE L'ODÉON

Cher Monsieur,



Vous voulez bien me demander de vous conter l'histoire de *la Guerre en Dentelles*, la pièce avant d'être accueillie comme elle le fut à la répétition générale et à la première, — ce qui faisait vite oublier tous les ennuis et tous les soucis passés, — ayant traversé quelques aventures. Au demeurant, il se forme vite, dans notre petit monde théâtral, des légendes qui grossissent facilement la simple réalité. En fait, le seul accident très notable fut, au commencement de mars dernier, le retard imposé au drame de Georges d'Esparbès par l'incendie de la Comédie-Française, qui devait avoir, pour l'Odéon, des conséquences imprévues. Jusque-là, tout avait été le plus normalement du monde, et il en eût été ainsi dans la suite, sans cette catastrophe qui bouleversa le premier Théâtre-Français, — et le second, par contre-coup.

Je connais Georges d'Esparbès depuis longtemps, et notre amitié date du temps où nous nous retrouvions, presque chaque jour, dans la salle de rédaction d'un grand journal parisien, alors florissant, où il corrigeait les épreuves de ses contes héroïques, tandis que je relisais celles de mes feuilletons consacrés à des études sur la vie littéraire. Je ne pensais pas, à cette époque, que j'aurais un jour le laborieux honneur de diriger l'Odéon. Il n'est pas possible de ne pas aimer d'Esparbès, quand on l'a pratiqué, pour tout ce qu'il y a de brave et de sincère en lui. Il n'est pas possible non plus de ne pas s'intéresser à cette physionomie si particulière qu'il présente comme écrivain, dédaignant toutes les petites habiletés, marchant droit à son but, poussé par sa noble inspiration, qui ne lui permet pas, en vrai poète qu'il est, de sortir de la voie altière où l'a engagé son tempérament fougueux.

L'idée me tenta de l'attirer vers le théâtre. Cette perspective l'effarait un peu, dans sa timidité qui s'allie si curieusement et si aimablement, chez lui, à ses audaces épiques. Je vainquis ses premières résistances avec une courte adaptation pour la scène, à un de nos « Samedis » de cinq heures, de sa *Légende de*

l'Aigle, où trois récits héroïques se dégageaient d'un semblant d'action. Haraucourt, dans une causerie chaleureuse, parla, devant un auditoire qui s'enflammait peu à peu, du vibrant conteur dont les récits, débordants d'enthousiasme, allaient être dits pour la première fois devant la foule. De fait, ils produisirent une impression véritablement neuve, très prenante, devant un public admettant d'ailleurs intelligemment, en ces séances consacrées à des tentatives d'art, toutes les intrépidités, voire toutes les bizarreries du théâtre d'essai.

Je ne puis m'empêcher de me rappeler que, dès ce jour-là, nous nous trouvâmes en présence de circonstances qui ne semblaient pas devoir favoriser la tentative. Si j'étais superstitieux, je pourrais croire que l'étoile de d'Esparbès est bonne, mais qu'elle fait, pour les vaincre, surgir des obstacles. En ce « Samedi », de grands événements politiques se passaient. A Versailles, on venait de procéder à l'élection de M. Loubet comme président de la République. Il faut avouer que l'intérêt était ailleurs qu'au théâtre. Au moment où le rideau se levait, on attendait encore les nouvelles avec impatience, et l'histoire, même évocatrice du passé le plus tumultueux, cédait fatalement le pas aux préoccupations présentes. A la vérité, nous tombions mal, nous autres, avec cette sorte de fresque, assurément dépourvue d' « actualité », au moment d'une telle agitation des esprits.

Cependant, malgré ces rumeurs du dehors, l'épreuve, pour d'Esparbès, avait été assez heureuse. Mais cet « emballé » ne manque point de finesse, et la petite expérience qu'il avait faite là du théâtre l'avait averti de ses dangers. Il fallut toute la conviction de mon amitié pour le décider à me promettre de se mettre à l'œuvre, d'écrire une véritable pièce. L'époque charmante où la bravoure française se parait de tant de coquetterie et de galanterie me séduisit, et, en lui laissant toutes les libertés, en m'engageant seulement à essayer de faire revivre cette époque, à « illustrer » son drame par tous les moyens dont dispose le théâtre, je lui demandai de s'inspirer de quelques-uns des épisodes de sa *Guerre en Dentelles*, dont le titre me ravissait.

Quelques mois se passèrent, pendant lesquels d'Esparbès sembla disparaître complètement. Il se terrait dans sa maison villageoise de Verneuil. Mes lettres demeurèrent sans réponse, et je n'étais pas loin de penser qu'il avait renoncé, à un projet qui m'était cher, lorsqu'un beau matin il m'écrivit que « tout était fini ». Un rendez-vous fut vite pris. Rien n'était plus réel : en compagnie de son ami fidèle et dévoué, M. Alfred Gassier, d'Esparbès avait travaillé d'arrache-pied, toujours doutant de lui, et effrayé, lui qui ne s'effraye pas facilement, et qui, dans des livres, n'hésite devant aucune truculence, par la vision de la scène.

Après quelques remaniements, le manuscrit fut copié et le jour fut assigné pour la lecture d'une pièce qui réunissait une nombreuse interprétation, en tête de laquelle « brillaient » Madame Segond-Weber, M. de Max et Mademoiselle Sorel. Ah ! que nous étions tous pleins de sécurité, cet après-midi-là, non pas sur le succès final (on ne sait jamais), mais sur la marche du travail ! *Les Fourchambault*, que l'on jouait le soir, fournissaient une belle carrière, qui nous donnait le temps de préparer avec soin l'œuvre nouvelle, mettant tout le théâtre en émoi. L'excellent Chelles, que je dois remercier ici pour sa précieuse collaboration, d'une inlassable assiduité, pourrait témoigner de la belle activité qui régnait alors. On avait mis l'épée aux reins de tout le monde, et chacun avait juré de faire vite.

Le peintre Paul Steck, qui a le sens si avisé des couleurs, avait eu tôt fait de dessiner ses délicats costumes, bien qu'ils lui eussent coûté mille recherches, et avait, dans mon cabinet, de longues conférences avec Madame Millet. Les décorateurs, Chaperon, Moisson et Rubé, avaient apporté leurs maquettes, et M. Dumas répondait à mon désir d'une reconstitution historique d'un boudoir du temps. C'était une belle fièvre de travail.

Les répétitions étaient vigoureusement poussées depuis un mois. Les rôles étaient sus ; au foyer, M. Vasquez apprenait aux artistes du deuxième tableau à danser la gavotte qu'interrompt la bataille; les machinistes commençaient à équiper leurs décors ; tout allait bien, et déjà le secrétaire général du théâtre, M. Fouville, songeait à s'occuper du « service » quand un jour, à midi et demi...

Ce fut Mademoiselle Béryl qui apporta la première la nouvelle, je m'en souviens. Les magasins du Louvre brûlaient, disait-elle. Un autre artiste arriva : « Le ministère des Finances est en feu !... » Un troisième fut plus précis. C'était la Comédie-Française qui était la proie des flammes. Un instant après, nous avions des détails circonstanciés. On imagine notre émotion, tandis que, peu à peu, les informations se complétaient. Tout le personnel du théâtre avait envahi la terrasse du dernier étage, d'où l'on apercevait les tourbillons de fumée, qui n'indiquaient que trop l'étendue du désastre. Nous avions tous des amis à la Comédie-Française, notre inquiétude était à son comble, et nous ressentions douloureusement le malheur qui frappait nos aînés.

Cependant, on tenta de répéter le cinquième tableau, et très vaillamment, M. de Max, qui est la conscience et la probité mêmes, essaya d'incarner son personnage de marquis. Mais l'attention était impossible. Au bout de quelques instants, personne de nous ne pouvant tenir en place, je levais la répétition et je courais au Théâtre-Français...

Cliché Boyer. JEAN SAVOT (M. Derival)

* *

Le soir, à six heures, comme je venais de rentrer au théâtre, sur une impression profondément attristée, un coup de téléphone me conviait à venir au ministère de l'Instruction pu-

blique. J'avais eu le pressentiment que la catastrophe aurait sa répercussion sur l'Odéon. Je trouvai là le ministre, M. Roujon, le chef du bureau des théâtres, M. des Chapelles, M. Bernheim, commissaire du gouvernement, et M. Jules Claretie, très courageux dans la grande épreuve qu'il traversait...

On sait ce qui fut dès lors décidé : l'Odéon devait céder la place au Théâtre-Français, en sa qualité de « cadet ».

Il ne m'appartient pas de raconter ce qui se passa dans le cabinet du ministre, dont la bienveillance atténua le coup, assez rude, que je recevais.

Un autre rendez-vous fut pris, à l'Opéra, où la Comédie, commençant à errer, donnait sa première représentation depuis le désastre.

Les pourparlers durèrent une dizaine de jours, et j'étais plus au ministère qu'au théâtre. Les répétitions de *la Guerre en Dentelles* n'avaient pas été tout à fait interrompues.

C'est que, malgré la décision prise en principe, il y avait des lueurs d'espoir : des négociations avaient été entamées avec M. Coquelin et MM. Floury, à l'instigation de quelques sociétaires du Théâtre-Français ; c'est qu'il avait été aussi question pour nous d'émigrer à la Gaîté, où les décors de la *Guerre*, qui étaient prêts, eussent pu trouver un autre grand cadre.

« Qu'est-ce que nous devenons ? », me demandaient chaque soir d'Esparbès et son collaborateur.

Et les réponses que je pouvais faire changeaient d'un moment à l'autre. Les auteurs, si près de leur « première », s'inquiétaient légitimement. Les artistes n'étaient pas moins anxieux...

Enfin, après un répit d'une semaine, après la date primitivement fixée pour l'entrée de la Comédie à l'Odéon, il fut entendu que nous irions, nous, au Gymnase. La scène était de proportions trop restreintes pour qu'il fût possible de songer à *la Guerre en Dentelles*. Il fallut définitivement l'abandonner...

Oh ! ce « déménagement » au Gymnase, en un jour, sans qu'on cessât de jouer ! Je serais entraîné trop loin si je m'attardais à conter cette aventure vraiment singulière, malgré l'appui et la sollicitude du ministère. Il s'y mêla, comme toujours, un peu de comique. Un contrôleur eut un mot délicieux, pour exprimer ses doutes sur les résultats de l'entreprise.

« Passera-t-on les ponts pour aller nous voir ? »

Cependant, la bravoure, la belle humeur de la troupe de l'Odéon, alerte, mobile, sachant faire face aux circonstances, triompha de tous les obstacles. La campagne, au Gymnase, où nous nous trouvions si à l'étroit, fut sinon fructueuse, au moins honorable, et deux pièces nouvelles, en trois et en quatre actes, furent données, sans parler du programme classique, qui fut scrupuleusement suivi.

* * *

Mais *la Guerre en Dentelles* sommeillait. On en parlait comme d'un événement lointain, devenu presque invraisemblable tant le hasard lui avait été hostile.

Pour ses débuts, d'Esparbès était témoin d'étranges choses. Il pouvait parler, lui, de l'abîme qu'il y a entre la coupe et les lèvres, et disserter, avec expérience, sur l'insécurité de ce qui semble être le plus sûr.

Il venait de temps en temps au Gymnase, où les fenêtres de mon cabinet ne donnaient plus sur un clair jardin, mais sur une sombre petite cour, et, comme des voyageurs incertains du lendemain qui évoquent leurs souvenirs, nous nous rappelions les anciennes répétitions, à l'Odéon. Nous étions réduits à six mois d'attente avant de pouvoir les reprendre.

Certains points nous préoccupaient. Madame Weber devait entrer à la Comédie-Française ; elle jouait le rôle de la marquise dans *la Guerre en Dentelles*. Quand on recommencerait, en automne, serait-elle encore des nôtres ?... Il était facile de prévoir que des modifications à l'interprétation s'imposeraient. Tout serait à peu près à refaire.

J'avais aussi d'assez sérieux soucis au sujet des décors qu'il avait fallu envoyer aux magasins, pour un d'entre eux, surtout, celui du quatrième tableau, dont les panneaux étaient recouverts d'une étoffe fragile dans sa délicatesse de ton. Le temps qui se passait compromettait bien des efforts accomplis.

Les vacances arrivèrent. On se sépara avec l'espoir de se retrouver définitivement *chez nous*. La période d'accidents, pour la pièce, était terminée, sans doute. Je me permettais du moins de le supposer, estimant avoir payé un assez large tribut à la « fatalité ».

Cependant, je n'étais pas au bout de mes peines.

* * *

Nous ne pûmes reprendre les études de *la Guerre en Dentelles* qu'au mois de septembre. Malgré la courtoisie de M. Jules Claretie, qui avait, en raison de ces circonstances exceptionnelles, incliné à élargir les règlements de la Comédie, Madame Weber fut obligée de se consacrer à sa nouvelle Maison. Son rôle fut distribué à Mademoiselle Sorel, qui se passionna pour cette création. Le rôle de la comédienne, la Florval, fut donné à une artiste vraiment intéressante, Mademoiselle Blanche Dufrêne. M. de Max, du moins, se retrouvait toujours ardent, toujours plein de vaillance et d'entrain. Je lui dois bien des remerciements pour son attitude brave au milieu de tant de difficultés. MM. Rameau, Dorival, Dauvillier, Laumonier et Mademoiselle Rabuteau reprenaient leurs personnages.

Tout alla bien d'abord, après une nouvelle lecture de l'ouvrage. Chacun apportait un nouveau zèle aux répétitions ; le texte, abandonné pendant longtemps, revenait vite à la mémoire. Il semblait que tout pût être mené rapidement, si bien que lorsque je fis, le 28 septembre, la réouverture du théâtre, avec la bonne et sûre *Arlésienne*, je pensais que nous étions tout près du but.

J'avais compté sans la maladie et les obstacles acharnés contre nous.

Mademoiselle Dufrêne dut abandonner son rôle. Avec beaucoup de bonne grâce, Mademoiselle Valentine Page, séduite par le contraste piquant qu'il y avait à se montrer presque en même temps dans deux compositions très différentes, puisqu'elle venait de jouer Rose Mamaï, accepta de la remplacer... Il n'y avait plus qu'à regagner un peu de temps perdu.

Mais, un après-midi, juste huit jours avant la date que j'avais fixée pour la première représentation, Mademoiselle Sorel me faisait prévenir qu'elle était souffrante. Le soir, j'avais d'elle des nouvelles plus graves : les médecins lui défendaient toute fatigue, exigeant d'elle le repos absolu. J'allai la voir ; elle ne se résignait pas, elle voulait tenter un dernier effort ; l'artiste, en elle, retrouvait une énergie fiévreuse. Mais, quels que fussent mes regrets et ceux des auteurs, il eût été imprudent de tenter plus que ne lui permettaient ses forces, et elle partit pour sa maison de campagne, où elle allait s'isoler, et d'où elle m'écrivait sa peine, et, gentiment, ses vœux pour la pièce.

Une artiste intelligente et fine, Mademoiselle Franquet, jouait un des nombreux rôles de *la Guerre en Dentelles*. J'avais confiance en elle ; je lui donnai le personnage de la marquise : lourde tâche pour elle, puisqu'elle allait faire là ses vrais débuts, avec si peu de temps pour s'y préparer.

L'événement justifia cette confiance.

Je ne parle pas d'un accident arrivé à M. de Max, d'une chute qu'il fit dans un escalier, où il se luxa le bras gauche. Un autre que lui eût demandé quelque répit.

Tout était enfin conjuré, la mauvaise fortune se devait lasser : il avait vraiment fallu lui tenir tête avec quelque obstination.

Pour la première fois que d'Esparbès voyait de près ce qu'était un théâtre, lui, le solitaire de Verneuil, il emportait des impressions un peu « mouvementées ».

« Quelle vie ! » me répétait-il avec un peu d'effarement.

Quelle vie, en effet, où le proverbe est menteur qui dit : à chaque jour suffit sa peine, *sufficit cuique diei sua malitia !* Chaque jour en amène plusieurs, tandis que le temps vous talonne et qu'il faut y apporter de prompts remèdes. Mais il n'est pas non plus d'existence où les ennuis et les inquiétudes s'effacent plus vite — si notre maître le Public le veut bien !

PAUL GINISTY



Cliché Boyer.

Typogravure Goupil, Paris.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

LA GUERRE EN DENTELLES

Mlle Valentine Page. — Rôle de *Jenny Florval*

L'Interprétation et la Mise en scène

Tout s'en va. Les traditions se perdent, même les mauvaises. Les fameuses légendes pessimistes sur les mises en scène de l'Odéon, théâtre perdu dans les brumes cimmériennes de la rive gauche, viennent de recevoir le coup de disgrâce, et elles disparaîtraient avant peu que nous n'en serions pas autrement étonnés. En tout cas, il n'est pas douteux que *la Guerre en Dentelles* contribuera dans une mesure importante à les abolir et ce sera justice ; car le drame de M. d'Esparbès a été monté avec un art exquis, un goût parfait et, ce qui ne gâte rien, une prodigalité dont à bon droit la direction pourrait tirer vanité. Si sa modestie l'en empêche, nous n'hésiterons pas, nous, à lui adresser les plus chaleureuses félicitations pour le spectacle ravissant dont elle nous a régalés, d'une richesse et d'une harmonie si heureuses que les plus habiles de nos metteurs en scène reconnaîtraient volontiers, croyons-nous, la difficulté, sinon l'impossibilité, de mieux faire.

Nous ne parlerons pas ici de la pièce elle-même, sur laquelle nos lecteurs trouveront à côté tous les renseignements désirables ; nous nous bornerons à leur donner sur la mise en scène, les décors, les costumes, quelques détails inédits qui nous ont paru amusants et que nous avons recueillis à leur intention.

La Guerre en Dentelles comporte sept tableaux, qui se déroulent dans six décors différents. Tous ces décors, amusants ou pittoresques, ont été composés avec un soin extrême. Les costumes aussi ont été longuement étudiés et minutieusement préparés. Songez que *la Guerre en Dentelles* était en répétition et à la veille d'être jouée lorsque survint la catastrophe du Théâtre-Français. De ce fait, les décorateurs et les costumiers se trouvèrent disposer de plusieurs mois supplémentaires qu'ils mirent à profit pour fignoler leur ouvrage. Rarement donc pièce fut présentée au public dans des conditions de préparation plus complète. Les dentelles de ce drame pimpant ont été brodées avec amour. On va pouvoir en juger.



Cliché Boyer.

THÉRÈSE (Mlle Jane Rabuteau)

Le premier tableau se passe dans les environs de Versailles, en 1757. C'est un plein-air. A droite du décor se trouve la ferme où le jeune philosophe Olivier vient boire sa tasse de lait en méditant Jean-Jacques, le Jean-Jacques du *Discours sur l'Inégalité*, qui vient de paraitre. Au fond de la scène, passe un petit ruisseau, un ru, que surmonte un pont rustique. Très exactement, les auteurs ont situé ce tableau à Renne-Moulin, près Noisy-le-Roi. Ils l'avaient d'abord placé à Rocquencourt, mais un topographe scrupuleux leur fit remarquer qu'il n'y avait pas d'eau à Rocquencourt ; leur probité géographique les inclina donc à opter pour Renne-Moulin.

Quant au décor, qui est fort joli et qui est dû au décorateur Chaperon, il n'est pas de pure invention. Il a été conçu et exécuté d'après un dessus de porte de Boucher que l'on peut voir à l'Imprimerie nationale et qu'avait signalé à M. Ginisty l'excellent érudit G. Lenôtre, un des auteurs applaudis de *Colinette*.

Le second tableau se passe peu de temps après, à la frontière d'Alsace. Nous sommes en pleine guerre de Sept Ans. C'est le tableau essentiel, celui qui justifie le titre du drame et nous fait assister à cette guerre un peu spéciale qu'était *la Guerre en Dentelles*. Nous voici dans le camp français, près de la tente du marquis de Pry ; nous y voyons la Florval, comédienne illustre, diriger les répétitions d'une comédie ; nous y voyons l'illustre



Cliché Boyer. SOLANGE (Mlle J. Béryl)

danseur Dauberval conduire une gavotte ; nous y voyons le marquis de Pry monter en chaise pour aller charger l'ennemi.

Dans le fond se déploient des houblonnières ; ce détail, qui passe inaperçu, situe cependant la scène ; nous sommes sur la terre d'Alsace. C'est un décor charmant ; il est de M. Moisson, un de nos meilleurs peintres décorateurs, dont le talent inventif avait déjà paré de la façon la plus heureuse l'exquise comédie lyrique et féerique de Catulle Mendès, *la Reine Fiammette*.

Ce décor est signé Rubé-Moisson ; il a été en effet commencé par MM. Rubé et Moisson, mais c'est M. Moisson seul qui l'a terminé. Sans doute les deux artistes eurent quelque peine à s'entendre, au cours de leur travail. Il paraîtrait que des dissentiments de ce genre sont fréquents entre peintres décorateurs ; ces messieurs s'associent, mais se séparent vite, et tels, qui avaient à deux fondé une maison prospère, ne tardent pas à reprendre leur liberté et à se faire une guerre courtoise, non pas en dentelles, mais en toiles de fond. On cite à ce propos les associations successives et successivement dissoutes de MM. Rubé père et Chaperon, de MM. Chaperon et Jambon, de MM. Rubé-Roncin et Moisson ; si bien qu'en fin de compte, au lieu d'être quatre ou cinq comme autrefois (un autrefois pas très éloigné), les peintres décorateurs ne sont pas aujourd'hui moins de *dix-huit* à se faire concurrence. C'est beaucoup, peut-être trop, et il y a lieu de souhaiter, dans l'intérêt même de cette industrie artistique dont les débouchés sont restreints, que les rivalités s'évanouissent et que les zizanies s'apaisent ; il est vrai que ce milieu est essentiellement inflammable et que les discussions brûlantes y font vite de terribles ravages ! La préfecture de police fait déjà ignifuger les décors ; devra-t-elle aussi faire ignifuger les décorateurs ?

Ajoutons quelques détails curieux relatifs à ce second tableau. On y voit passer un négrillon du plus beau noir. On nous confie sous le sceau du secret (mais un secret est fait pour être descellé) que ce négrillon est en simili-noir. C'est un faux petit nègre. Y a des gens qui se disent négrillons et qui n'sont pas du tout négrillons... Ce jeune moricaud est un Montmartrois passé au noir de fumée. Bien entendu, il devait être authentique. Une direction qui se soucie de vérité n'a pas dû accepter d'un cœur léger ce maquillage ténébreux. Et de fait un petit Malgache, d'un ébène sans éraflure, avait répété le rôle... il y a six mois, quand la pièce de M. d'Esparbès devait faire les beaux soirs de l'Exposition. Malheureusement, elle n'a passé qu'à la clôture, et la clôture, pour le petit Malgache, c'était le retour à Madagascar. Il a donc fallu le remplacer ; on a cherché dans tous les coins de la capitale ; on n'a trouvé que... des nègres et des négresses adultes, mais pas l'ombre d'un négrillon, si l'on nous permet de nous exprimer ainsi. On a dû se résigner à employer un futur électeur... noirci.

Un mot aussi sur le danseur Dauberval. Un livre intéressant



Cliché Boyer MADAME DE PRÉFAILLES (Mlle J. Fromant)

à divers points de vue, *les Comédiens hors la loi*, lui consacre quelques pages curieuses. Il paraîtrait que la réputation de ce danseur à la mode était européenne et qu'à un moment on lui fit les offres les plus brillantes pour qu'il consentît à venir passer un hiver en Russie ; on voit que l'attrait exercé par nos artistes sur les amateurs de Saint-Pétersbourg ne date pas d'hier ! Quand on apprit la fâcheuse nouvelle, ce fut, parmi ces dames de la Cour, une grosse émotion. Leur Dauberval ! on allait leur enlever Dauberval, leur danseur préféré ! Elles n'y tinrent pas, — une pareille idée se pouvait-elle souffrir ? — et, Madame Dubarry en tête, elles organisèrent une souscription destinée à garder à Paris un homme aussi précieux. Il faut croire que chacune y mit beaucoup du sien et que les jambes spirituelles du sauteur leur tenaient fort à cœur, car elles réunirent de quoi lui offrir *le double* de ce qu'on lui proposait. Devant cette explosion de sympathie munificente, le Dauberval daigna s'émouvoir et condescendit à ne point délaisser pour les rives glaciales de la Néva les bords fleuris de la Seine.

Apprenez enfin que si la gavotte finale est un pastiche, dû à un jeune compositeur, M. Grelinger, la marche que jouent les fifres est, elle, une marche du temps ; et comme elle est amusante, on ne regrettera pas que la curiosité patiente et renseignée du metteur en scène ait été la chercher dans quelque cartonnier poussiéreux.

Du troisième tableau, il y a peu de chose à dire. Il se passe dans un très joli décor de Chaperon, qui représente la bibliothèque d'un château. Il emprunte la forme circulaire, ce qui lui donne un aspect assez rare et il n'est pas inutile de noter, en passant, que les petits médaillons dont il est orné sont copiés sur des médaillons authentiques. On a le souci de la vérité ou on ne l'a pas.



Cliché Boyer. MADAME DE SIMAINE (Mlle Maille)



Cliché Reutlinger. CHLOÉ (Mlle A. Forez)

Le quatrième tableau nous fait pénétrer dans le boudoir de la Florval, la comédienne à la mode. Ce décor, d'une richesse inouïe, est signé Dumas-Barbedienne. Il a toute une histoire et mérite une mention spéciale dans l'histoire de la décoration théâtrale.

M. Dumas n'est ni peintre, ni décorateur ; il est tapissier ; plus exactement, il est directeur de la maison Barbedienne. Mais M. Dumas est un artiste d'ameublement, et depuis longtemps il désirait travailler pour le théâtre et mettre à exécution quelques-unes de ses idées décoratives. C'est lui qui déjà avait fourni le mobilier de *Ma Bru*. Il décida M. Ginisty, qui hésitait devant les devis un peu élevés, à lui confier le quatrième décor de *la Guerre en Dentelles*. Il s'agissait de reconstituer le boudoir d'une étoile de théâtre au milieu du XVIIIe siècle. M. Dumas se mit à l'œuvre et, avec un soin jaloux, *construisit* un boudoir *véritable* dont les moindres détails sont exacts, puisque c'est une vraie pièce *habitable*, tout entière enfermée dans une armature de bois ; pas une moulure qui n'ait été travaillée à part, pas une colonne qui n'ait été tournée comme si elle avait dû être posée dans une chambre d'appartement. Ce décor est d'un poids formidable ; il faut dix-huit hommes pour le porter. Les meubles en ont été choisis

avec une science et un goût consommés ; la tapisserie murale a été exécutée d'après une estampe de Boucher, signalée par M. Bouchot, l'aimable conservateur des estampes à la Nationale, un des hommes qui connaissent le mieux le XVIIIe siècle.

Ce travail délicat de reconstitution fait donc le plus grand honneur à M. Dumas, qui espérait compléter par cette réalisation artistique rétrospective son exposition moderne des Invalides. Encore une victime de l'incendie du Théâtre-Français ! Tout était prêt, au point, en mars dernier. Il a dû se résigner à ne soumettre son *chef-d'œuvre* au public qu'en cette triste fin d'octobre.

Malheureusement le public ne manifeste aucune joie particulière devant cette merveille de décoration et d'ameublement ; il ne se doute pas que l'étoffe qui recouvre les murs est de l'étoffe à quinze francs le mètre et que l'ensemble du décor coûte à la direction plus de sept mille francs ; que les moulures et les colonnes soient réelles au lieu d'être des trompe-l'œil, il n'en a nul souci ; il aimerait mieux être pris violemment par une bonne scène ; il lui faut l'illusion de la réalité bien plutôt que la vérité même ; il est plus friand d'émotion que d'exactitude, et avant d'être instruit, il souhaite d'être remué. Le quatrième tableau de *la Guerre en Dentelles* eût fait le même effet dans un décor moins cossu et moins authentique, qui eût coûté dix fois moins de temps, de patience, d'ingéniosité à son auteur et trois fois moins d'argent... à la direction.

Le cinquième tableau nous conduit dans le parc d'un château en Hanovre. Ce château allemand est, ainsi que le parc, conçu selon la technique et le goût des demeures princières de Versailles. Dans le fond, on aperçoit une petite ville située sur les bords du Weser. Sur la droite du décor, qui est dû à M. Moisson, s'élève un petit temple de l'Amour, temple en carton-pâte (à la bonne heure !) construit par le maître-accessoiriste Hallé. C'est également M. Hallé, artiste d'un goût impeccable, qui a fourni la délicieuse chaise à porteurs dans laquelle, au second tableau, monte le marquis de Pry pour aller au feu.

M. Hallé a exécuté son petit temple d'après la photographie d'un petit temple XVIIIe siècle, qui se trouve dans une propriété privée, située sur les bords du lac de Genève, aux environs de Vevey. Sa toiture ronde s'emboîte sur de petites piques, comme la boule d'un bilboquet sur sa tige ; il est donc assez minutieux à équiper exactement. C'est ce décor que, transformé par un autre éclairage, nous retrouverons au septième tableau, moiré de clarté lunaire, et bientôt rosé des premiers éclats de l'aube.

Enfin le sixième tableau signé Chaperon, nous transporte dans l'intérieur d'un château allemand voisin, à la frontière de Saxe. Il est très heureux, d'un ton fort juste ; dans les ornements rocaille, nous retrouvons sans exagération caricaturale toute la lourdeur du goût allemand.

On voit, d'après ces notes rapides, avec quel souci de l'exactitude, quel soin méticuleux du détail, quelle patience d'investigation rétrospective et quel amour de la vérité historique ont été établis, équipés et meublés les décors de *la Guerre en Dentelles*. On imagine sans peine qu'il en a été de même des costumes qui ont été exécutés à loisir par la maison Millet, d'après les dessins de M. Paul Steck. Cet artiste est un fervent du XVIIIe siècle ; il le connaît merveilleusement. Ses uniformes de soldats, bleus et marrons, sont authentiques ; si nous ne nous trompons, les seconds étaient ceux du Royal-Auvergne ou du Royal-Piémont. Parmi ses créations les plus heureuses, citons la merveilleuse robe de la Florval, au quatrième tableau ; elle est en velours découpé à la main sur du satin ; cela vaut la bagatelle de 140 fr. le mètre et vient... du Louvre, qui se trouvait posséder une pièce de cette étoffe féerique — une occasion !



Cliché Reutlinger

MADAME DE VERNEUIL (Mlle Muraour)

Pour finir ces notes documentaires, un mot de l'interprétation. M. de Max a composé avec beaucoup d'intelligence le rôle complexe et souvent ambigu du marquis de Pry ; il l'a interprété chaleureusement, et dans les passages où il a pu mettre de la passion, il a été excellent ; on lui a reproché quelque monotonie ; la faute en est peut-être moins à lui qu'au personnage. MM. Dorival (Savot) et Dauvillier (de Villeguen) ont obtenu des applaudissements mérités. Le rôle de la marquise, que devait créer Mademoiselle Sorel, est échu à Mademoiselle Franquet, à qui il a fourni l'occasion d'un excellent début, plein des meilleures promesses. Il ne s'agit plus que de les tenir, Mademoiselle. Imposante, Mademoiselle Page l'est à souhait ; la Florval était une bien belle comédienne, si elle lui ressemblait. Si jolies, mais trop rares, Mesdemoiselles Marthe Régnier, Maud-Amy et Béryl font regretter que l'auteur n'ait pas plus souvent mêlé leurs fanfreluches aux dentelles de cette guerre fleurie de roses, de métaphores et de femmes.

ROMAIN COOLUS

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Courrier des Modes

La saison d'hiver est la plus favorable pour parler du costume tailleur, dont la vogue, qui dure depuis si longtemps déjà, promet de se continuer plus longtemps encore. Le costume



SAHIB (jaquette)

tailleur n'est-il pas, en effet, le vêtement qui réunit tous les avantages ? Il est commode, pas encombrant, gracieux et protecteur à la fois. C'est celui qui convient le plus véritablement aux artistes qui ne reculent pas devant les exigences de leur vie si active et si pratique. Elles le préfèrent de beaucoup à toute autre toilette. Pour les courses au théâtre, souvent si pressées, le travail des répétitions, le passage à travers les coulisses, souvent encombrées le jour, aucun autre vêtement élégant ne pourrait remplacer le costume tailleur, — le costume *trotteur*, pourrait-on dire.

Il convient de remarquer qu'il y a une grande différence entre la toilette de nos grands tailleurs d'aujourd'hui et celles, de toute provenance, que fit, dans les premiers temps, éclore le caprice de la mode. Sans perdre complètement son caractère primordial, qui est la simplicité pratique et gracieuse, combien de fois n'a-t-elle pas été modifiée dans ses détails, par le tour de main des couturiers et les caprices du moment ? Pour ne citer qu'un point, ce n'est plus la taille courte des élégantes d'alors. Elle s'est changée en la taille fine, souple et allongée de la Parisienne d'aujourd'hui, se laissant mystérieusement deviner sous la souplesse des tissus aux tonalités si variées.

C'est donc surtout parmi le monde artiste que se révèle le plus complètement le succès du costume tailleur, et c'est la maison Ayme qui semble avoir pour mission de le prouver.

Nous n'en voulons pour preuve que les deux dessins ci-contre détachés du coquet album, *les Parisiennes de Paris*. Il est superflu de faire l'éloge de cet album que la maison Ayme et Barrabé fait paraître au début de chaque saison nouvelle et qui donne aux élégantes, l'indication la plus nette et la plus précise de ce qui va se porter. Les deux dessins que nous donnons, le Castorix et la jaquette Sahib, sont les reproductions fidèles de deux des plus gracieux modèles créés par la maison et révèlent la fière discrétion du genre si goûté de nos élégantes du monde des théâtres.

Une visite dans les salons Ayme, 9, boulevard de la Madeleine, s'impose. Là, dans un cadre pas banal, sobre, discret, nos jolies artistes se sentiront bien chez elles. Elles pourront à leur



CASTORIX

aise admirer les merveilleuses toilettes d'une note si personnelle à cette maison, note grâce à laquelle une femme qui s'y fait habiller devient tout de suite tout à fait vingtième siècle, c'est-à-dire en avance sur la mode, sans excentricité ni exagération.

FASHION.